

# Lire, écouter, voir

## Lumière sur un océan d'ombres

Jon Savage compile une histoire orale de Joy Division. Et creuse la normalité du groupe mythique de la new wave, sacralisé par le suicide de son chanteur en 1980.

François Barras

L'histoire se termine le 18 mai 1980 au matin, dans une de ces maisons en briques rouges qui composent les rues de Macclesfield et, au-delà, de toutes les banlieues de l'Angleterre industrielle. À 5 heures du matin, Ian Curtis, 23 ans, fait chavirer la chaise sous ses pieds. Il sera découvert peu après par son épouse, Deborah, et mis en terre trois jours plus tard au cimetière de la petite ville. Sur la pierre tombale, l'épithète est aussi le titre de sa dernière chanson: «Love Will Tear Us Apart». L'amour nous mettra en pièces.

Le 18 mai au matin, l'histoire se termine et elle commence. Le pendu était chanteur d'un groupe dont le succès dépassait depuis quelques mois sa région natale de Manchester: Joy Division venait de publier son second album en deux ans, «Closer». Sur la pochette inspirée du néoclassicisme français, une scène de funérailles. Avec son nom comme l'exacte antithèse de sa musique, ses compositions à la beauté anxieuse et la fin morbide de son chanteur à l'aube d'une décennie nouvelle, Joy Division ne pouvait que devenir un culte de noir symbolisme, obscurcissant parfois la qualité novatrice de sa musique.

«J'aurais pu écrire n'importe quand l'histoire de Joy Division, parce que leurs chansons sont intemporelles. J'avoue que les 40 ans du disque «Unknown Pleasures», en 2019, furent une accroche. Il fallait que je vide mes poches.» Jon Savage était parmi les quelques dizaines de fans garnissant les concerts du groupe entre 1978 et 1980. Le journaliste avait suivi les Sex Pistols et le mouvement punk anglais, dont il rédigera plus tard l'ouvrage définitif («England's Dreaming», Éd. Allia 2002).

Comme beaucoup, il cherchait la voie de sortie à ce mouvement déjà vieux - quatre années! -, devenu son propre cliché. Le gang au nom polémique (les divisions de la joie désignaient une partie des camps de concentration où les nazis exploitaient sexuellement les détenues), aux courtes coupes de cheveux informes et aux chansons à la violence brute, loin des grimaces du punk, retint toute son attention. «Ils étaient le meilleur groupe live que j'ai vu, et j'en ai vu quelques-uns.»



Sur scène, Ian Curtis (1956-1980) jouait sur le fil de son épilepsie, pour des prestations restées uniques. GETTY

Publié l'an passé sous le titre «This Searing Light, the Sun and Everything Else», «Le reste n'était qu'obscurité», de Jon Savage, hérite d'une traduction française chez Allia. De fait, l'auteur n'existe qu'en creux dans cet exercice d'histoire orale qui, par les centaines de témoignages mis bout à bout au fil de 362 pages, prend acte de l'impossibilité de porter sur un fait social et historique un regard univoque. «J'ai voulu montrer combien, avant le 18 mai 1980, rien n'était joué. Combien Joy Division était un groupe venant au monde, fragile, traversé par l'énergie de ses jeunes membres, très différent sur scène que sur albums, où le producteur Martin Hannet inventa un son qui deviendrait une référence. Par son geste, Ian l'a transformé en quelque chose d'autre, et Joy Division n'a dès lors jamais été vu autrement que par ce prisme rimbaldien de la jeunesse fou-

droyée, le côté James Dean, tragique et romantique. Mais le groupe était plus que cela.»

Le livre montre effectivement quatre jeunes amis amateurs de mauvaises blagues et de bière moins bonne encore, tout heureux de se découvrir musiciens et de trouver un auditoire. Ian Curtis y est décrit comme timide, aimable, très éloigné de l'icône tourmentée qu'il devint à titre posthume. Un gentil gars du Nord anglais, appliqué, fan de Burroughs, de Fassbinder et d'Iggy Pop, qui s'était marié à 19 ans et votait conservateur. Le bassiste Peter Hook, le guitariste Bernard Sumner et le batteur Stephen Morris (ils fondèrent New Order après la mort de Curtis), mais aussi l'épouse, Deborah, et le fondateur de Factory Records, feu Tony Wilson, racontent leur incapacité à n'avoiron pu, ou su, prendre les décisions nécessaires face au mal qui le rongait.

«C'est son épilepsie qui l'a tué, déclare Jon Savage. Elle s'est déclarée aux premiers mois du groupe. Elle était très sévère et évolutive. Cela donnait des prestations scéniques incroyables mais très dangereuses. On ne savait pas la traiter alors, on le gavait de tranquillisants qui empiraient les choses. À un moment donné, Ian a compris qu'il n'irait jamais mieux. Ses problèmes de couple, le poids du succès, son personnage romantique, c'est du blabla.»

### Succès mort-né

Curtis se donna la mort la veille de partir tourner aux États-Unis. Joy Division restera à jamais un succès mort-né, avec pour testament deux disques phares, peu de photos et le clip posthume de «Love Will Tear Us Apart». «Sans bonne musique, Joy Division ne fascinerait pas aujourd'hui encore, dit Savage. Il y a un

élément intemporel, hors mode. Elle n'est pas minimale, mais pas surproduite non plus, elle a toujours sonné moderne. La personnalité de Curtis et ses textes ont aussi quelque chose qui traverse le temps et l'espace.» Alors que les Sex Pistols jouaient une musique du passé avec une hargne inédite, Joy Division inventait le son des années à venir, dans une colère froide. «Le punk a apporté de l'énergie et un but à une Angleterre qui était l'enfant malade de l'Europe - ce qu'elle sera bientôt de nouveau. Peut-être que les quatre de Joy Division étaient conscients qu'ils créaient quelque chose de grand et de beau, mais ils ne le théorisaient pas. Ils s'exprimaient.»

«Le reste n'était qu'obscurité», Jon Savage, Éd. Allia, 363 p.

Retrouvez l'interview de Peter Hook sur notre site [www.24heures.ch](http://www.24heures.ch).

### En dates

**4 juin 1976:** premier concert des Sex Pistols à Manchester. Bernard Sumner et Peter Hook sont dans la salle. Ils décident de former un groupe.

**20 juillet 1976:** second concert des Sex Pistols à Manchester. Sumner et Hook y trouvent leur chanteur, Ian Curtis.

**29 mai 1977:** premier concert de Warsaw, en hommage à «Low», de David Bowie.

**Octobre 1978:** sous le nom de Joy Division, le groupe enregistre ses deux premières chansons.

**Décembre 1978:** première crise d'épilepsie de Curtis, de retour de leur premier concert à Londres

**Juin 1979:** sortie de l'album «Unknown Pleasures», sur Factory Records.

**Mars 1980:** second et dernier album, «Closer».

**18 mai 1980:** Ian Curtis se pend dans sa cuisine, à l'âge de 23 ans. **F.B.**

## Notre sélection

### Roman

À 33 ans, Miguel Bonnefoy est couturier des louanges, déjà massives sur le sobre «Héritage» qui brigue Goncourt et autre Médicis. Le Français, fils d'un martyr de la jungle chilienne et d'une Vénézuélienne, creuse encore le sillon des origines. Avec les Lonsonier, nom «dérivé» de Lons-le-Saunier par un douanier à Valparaiso au XIX<sup>e</sup> s., le conteur prend le large épique. Pourtant, son récit en cinémascope niche dans les entrefilets des épopées, des pionniers de l'aviation aux révolutionnaires politiques. Le style ramassé emporte en délicates prévisions, s'arrête sur un puceron de vigne, tord le cœur sur l'exil ou flamboie avec une cocasserie baroque, d'inventeur d'hosties en dresseuse de rapaces. Du réalisme magique en épure. **cle**

«Héritage»  
Miguel Bonnefoy  
Éd. Rivages, 205 p.

### Journal

Depuis bientôt trente ans qu'il se gratte en Lapinot, Lewis Trondheim n'a cessé d'interroger son nombril et celui de ses frères humains. Le dessinateur philosophe sort du confinement avec «Un peu d'amour» et des questions. Tester ou pas tester l'application qui permet de vérifier que votre copine n'a pas tourné dans un porno? Si les livres étaient comestibles, mangerions-nous ceux que nous avons détestés? Mais aucune amertume ne résiste à l'humour absurde suivant de ces longues oreilles héroïques à l'écoute du petit peuple du monde. Le trait elliptique comble les blancs existentiels pour rebondir sur le néant. Les aficionados ajouteront à ce shoo de cérébralité salutaire la revue «Mon Lapin Quotidien». C'est viral. **cle**

«Un peu d'amour»  
Lewis Trondheim  
Éd. L'Association, 48 p.

### Roman

Aurolé du prix Fnac et promis à d'autres honneurs d'automne, le premier roman de Tiffany McDaniel grince et pleure des sagesses anciennes avec une force irrésistible. Loin de tout misérabilisme, l'Américaine de l'Ohio, 35 ans, y raconte sa mère, sa terre, toutes les femmes qui y ont saigné. La rouquine de lignée che-rookee, plasticienne de surcroît, a commencé sa fresque il y a vingt ans, n'esquive pas les abus et le racisme, l'alcoolisme et la pauvreté. Dans ces rudes Appalaches, l'instinct de survie insiste, aussi constant que les calamités qui accablent les êtres. Il coule dans ses veines la magie des aïeux paternels, des légendes qui émerveillent et constellent le ciel. Sûr qu'au final cette «petite Indienne blanche» est née sous une bonne étoile. **cle**

«Betty»  
Tiffany McDaniel  
Éd. Gallmeister, 716 p.

### BD

Maurane Mazars, née à Toulon, a étudié la BD à la HEAD genevoise, ville où elle vit encore quand elle n'est pas à Paris. Elle y avait aussi reçu le Prix Töpffer jeunesse en 2015. Son nouvel album est né de son projet de diplôme de master. «Tanz!» est une ode au corps et à sa poésie, à travers la passion de Uli, jeune Allemand qui étudie la danse classique tout en rêvant de Broadway dans les années cinquante. Il finit par débarquer à New York, à une époque où la danse classique se prend de liberté, où la querelle entre anciens et modernes est vive. Mais la jeune dessinatrice évoque aussi le racisme subi par les Noirs ou l'homosexualité de son héros grâce à son pinceau aussi souple qu'aérien, à ses couleurs vives qui éclairent des moments sombres. Une réussite. **dmog**

«Tanz!»  
Maurane Mazars  
Ed. Le Lombard, 248 p.

### Pop

Il a baigné dans le rap, fait ses armes au sein du collectif parisien Bon Gamin avec le producteur Myth Syzer, avant d'assumer la pop et les chansons d'amour. On a connu Ichon le crâne rasé, le *flow* grave et dur. On le (re)découvre métamorphosé trois ans plus tard, coiffé de petits choux afro, délaissant tout artifice trafiquant sa voix pour assumer un chant clair, léger, fragile. Et étonnamment convaincant. Dans son premier album, «Pour de vrai», le chanteur se la joue Julien Doré du bitume, ou Frank Ocean parisien, détournant les codes du hip-hop pour mieux se servir des synthés branchés ou des sonorités jazz. Et livrer ses peines de cœur sur de l'electro-pop aux allures disco, des ballades douces-amères enivrantes ou des piano-voix à fleur de peau. Le tout avec une candeur et une fraîcheur saisissantes. **A.C.**

«Pour de vrai»  
Ichon  
911

### Classique

Contre-ténor français à la voix limpide et charnue, Damien Guillon incarne cette nouvelle génération de chanteurs qui ont grandi dans le sillage de Philippe Jaroussky, tout en affirmant leurs propres personnalités. Dans cet album de l'ensemble Café Zimmermann qui explore l'art de la lamentation, on découvre ou redécouvre de pages instrumentales et vocales poignantes provenant de la sphère germanique (Schmelzer, Froberger, Biber, cousins de Bach). Les musiciens allemands et autrichiens ont tiré les enseignements expressifs de l'Italie, culminant dans la cantate «Ach, dass ich Was-sers gnug hätte» de Johann Christoph Bach. Une aubaine: Damien Guillon chante Bach et Pergolesi ce dimanche 27 septembre (18h30) à Pully ([events.champittet.ch](http://events.champittet.ch)) **mch**

«Lamento»  
Damien Guillon, Café Zimmermann  
Alpha